

Du même auteur :

Les deux vies de Julien Lacombe, roman, Éditions de l'Excea
Sous les ailes de l'ange, roman
À l'ombre des mirages, roman
Les hommes de sa vie, roman
ZAMENA, la stratégie de l'improbable, roman

Les doux visages de l'être, réflexions

À l'ombre des mirages, scénario long métrage
Les deux vies de Julien Lacombe, scénario long métrage
Un mausolée de sable, scénario long métrage original
Sortie de scène, scénario long métrage original

Matteo Varese, scénario original pour série

Dérives, nouvelles

Arpenteurs de vie, poèmes
CinéRimes, 104 poèmes inspirés de films
Croquis humains (+ Tarot), poèmes
Gouffres de lumière, poèmes
Nectar de vie, poèmes

La goutte et le vase, 3 saynètes (non édité)
Les portes de Janus, pièce en 5 Actes

Tous ces ouvrages peuvent être commandés
sur le site de l'auteur :

<https://imagesetmots.fr/>

Bernard SELLIER

Le protocole des Maudits

Livre I

La « Confrérie »

Roman

Éditions Plumes Festives. 2023
plumesfestives.fr

Prologue

Au début du printemps 1986, le jeudi 27 mars à quatorze heures trente-huit pour être précis, Vadim Topolev, enfant effacé, inculte et taciturne, découvrit sa vocation et comprit que celle-ci comblerait son existence jusqu'à ce que ses poumons exhalent leur dernier souffle.

Cette révélation était d'autant plus saisissante et puissante qu'elle n'avait pas surgi à une date ordinaire. Le jeune garçon avait ouvert les yeux sur le monde le samedi 27 mars 1976. C'est du moins la date qu'avait laissé échapper Vlad, son père de substitution, à l'occasion de l'une de ses innombrables beuveries. L'information était-elle exacte ? Nul n'était là pour la confirmer ou l'infirmer. Pouvait-on accorder le moindre crédit aux dires d'un homme qui passait la moitié des heures de sa vie dans un état d'ébriété avancé ? Non. L'être qui lui tenait lieu de tuteur était aussi avare de tendresse que de bienveillance ou même de mots. Les seuls qui jaillissaient avec régularité de sa bouche aux incisives grisâtres étaient des moqueries, des reproches ou des insultes. L'émission d'une phrase censée révéler une information, même non vérifiable, était donc précieuse. Vadim l'avait notée avec grand soin sur le petit carnet jauni qu'il dissimulait derrière les planches pourries empilées dans la remise.

Privé de tout bagage culturel, Vadim avait manifesté, dès son plus jeune âge, des talents d'analyse remarquables. La rareté des sujets offerts à son étude lui avait permis une concentration optimale sur celui qu'il côtoyait chaque jour. Dans un premier temps, il avait déduit, de ses patientes observations, que la nature des qualificatifs qui fusaient avec régularité de la gueule paternelle était en lien direct avec le niveau de vodka encore intact dans la bouteille crasseuse qu'il maintenait en permanence à portée de main.

L'ingestion du premier tiers donnait naissance à la série des sarcasmes en tous genres. Vadim avait alors l'occasion d'entendre pour la centième fois, sur un ton qui se voulait

humoristique, les mêmes ritournelles indéfectibles : il était stupide, incapable de la plus infime réflexion, fainéant, aussi couard qu'un lapin, et surtout doté d'un corps physique ridicule. Avait-on idée, quand on mesure 1m23, d'oser afficher un poids de 34 kilos ? Exhiber une insolente obésité lorsqu'on s'appelle Boris, qu'on est le fils du propriétaire de la moitié des terres cultivables de la vallée, et que la table familiale regorge de victuailles à chaque repas, c'est compréhensible, normal, presque indispensable pour établir sa souveraineté sur le vil peuple. Mais lorsque tu es un orphelin misérable, qu'un maigre plat de pommes de terre bouillies est ta seule nourriture pour deux jours, exposer à tous un abdomen proéminent et des cuisses de sumo est tout simplement indécent. Voilà le mot : indécent.

L'ingestion du deuxième tiers de la bouteille amenait une orientation différente dans le choix des commentaires et surtout un changement dans la tonalité qui les véhiculait. L'humour et les moqueries laissaient place à une agressivité alarmante qui élevait ces condamnations récurrentes au rang de tares héréditaires nécessitant une éradication prochaine. La négligence, l'insolence, la rébellion, la duplicité, la brutalité étaient quelques-uns des reproches assénés avec violence par un Vlad effondré sur le canapé miteux de ce qu'il appelait son *salon privé*. Le plus souvent, il n'avait même plus conscience du fait que Vadim avait quitté la pièce depuis longtemps, afin de se réfugier dans la minuscule chambre dont le lit de quatre-vingts centimètres occupait les quatre cinquièmes de l'espace. Affalé à plat ventre sur la couverture sale, le jeune garçon écrasait ses oreilles de ses mains et mordait la laine avec rage.

Le dernier tiers de la bouteille marquait un paroxysme dans le choix des mots et la violence de leur érucciation. Vlad avait un vocabulaire très limité dans une conversation normale, mais il manifestait une richesse inépuisable dans le registre des injures et des obscénités. Vadim ne comprenait pas le quart des mots prononcés. Il était fort probable que la montée exponentielle du taux d'alcool sanguin stimulât de manière aussi efficace qu'inconsciente un don insoupçonné pour les néologismes. Dans ces moments de paroxysme, Vlad tentait de joindre les gestes violents à ses paroles, mais il était à peine capable de maintenir la bouteille entre ses doigts. Celle-ci tombait bientôt sur le sol et

l'ivrogne sombrait dans un semi-coma pour un nombre d'heures indéterminé.

Après plusieurs semestres d'étude, une opportunité avait été offerte à Vadim d'affiner ses conclusions. Son père n'avait jamais connu d'autre état qu'une misère crasse, mais, deux ans auparavant, un oncle lui avait légué un petit pécule. Ce don du ciel l'avait autorisé, durant quelques mois, à choisir des vodkas de première qualité. Une fois ces roubles miraculeux engloutis, Vlad avait été contraint de se contenter à nouveau des alcools bas de gamme. Ce bouleversement momentané avait permis à l'adolescent de constater que, si les trois stades variaient dans leur contenu et dans leur intensité avec le degré d'ébriété, ils étaient aussi en relation directe avec la qualité de la vodka ingérée. Un alcool de premier choix permettait un net allongement du laps de temps séparant l'ouverture de la bouteille de la plongée finale dans le coma éthylique.

*

À son réveil, ce jeudi 27 mars 1986, Vadim se sentait comme tous les autres matins de l'année : nauséux, fatigué, déprimé, hargneux. Un amas de vagues symptômes naso-pulmonaires, que son soi-disant père nommait grippe bactérienne tardive lui avait permis d'échapper à l'école depuis le début de la semaine. Il n'était pas fiévreux, mais avait largement profité d'une légère irritation de sa gorge et d'un écoulement nasal permanent, pour affirmer que ses quintes de toux menaçaient ses poumons d'une déchirure fatale imminente. Ravi d'avoir une excellente raison d'échapper à la corvée de conduire son fils à l'école de Demiansk, distante de quatre kilomètres, Vlad n'avait opposé qu'une résistance symbolique à ce repos prétendu thérapeutique.

Les deux premiers jours avaient été une oasis de paix. Profitant de l'absence de son père, appelé à l'aide par un voisin pour consolider une grange branlante, Vadim avait pleinement savouré le silence de la forêt qui entourait leur mesure. Il aimait le manteau de neige immaculée qui dissimulait le sol. Il était fasciné par les troncs bruns, puissants, des mélèzes, qui semblaient en jaillir comme de gigantesques phallus. Il avait passé la plus

grande partie de la journée devant la porte d'entrée, assis dans le fauteuil à bascule rongé par les vers, en contemplation hypnotique de cet éden magique, mais l'oreille en permanence tendue vers le plus petit bruit suspect. Dès que le son des roues du chariot de son père lui parviendrait, il lui serait indispensable de bondir dans sa chambre et de s'enfouir sous la couverture. Il était hors de question que Vlad découvre le prétendu malade étendu dehors, nez au vent, alors que le thermomètre affichait - 10° au moment le plus doux de la journée.

Vadim avait commencé à ressentir l'ennui le troisième jour. Comble de malheur, son père était rentré au début de l'après-midi et il s'en était fallu de peu qu'il ne découvrit son fils dans le rocking-chair. L'enfant s'était endormi et le bruit des roues ne l'avait tiré de son sommeil que lorsque la voiture avait pris le dernier tournant avant la mesure. Le danger était pourtant plus virtuel que réel, car Vlad, déjà passablement éméché, n'avait plus la vue très claire, et laissait son cheval retrouver seul le chemin de la mesure. Il était rentré dans la cabane en se cognant dans les rares meubles, s'était affalé sur le canapé et ses ronflements avaient envahi sur-le-champ la demeure.

Pour Vadim, une journée d'anniversaire n'avait aucune signification particulière. Peut-être, à supposer que ses souvenirs fussent fiables, avait-il eu l'occasion jadis de souffler deux ou trois fois des bougies. Mais il y avait six ans de cela et il était possible que ces images n'aient existé que dans l'un de ses nombreux rêves. La probabilité que son père lui-même ait oublié cette date n'était pas à écarter.

La matinée du jeudi fut semblable aux deux mille autres qui l'avaient précédée. La routine du lavage rapide à l'eau froide et de ce que Vlad appelait petit déjeuner, à savoir une tranche de pain rassis trempé dans une tasse de lait. L'absence du père était surprenante, car son état d'ébriété de la veille annonçait davantage une longue période de cuvaïson, qu'une journée de déplacement ou de travail. Vadim en éprouva d'abord une certaine satisfaction. Quelques heures de paix et de liberté supplémentaires étaient une bénédiction rare. Pourtant cet état dura peu. Au bout d'une heure, il sentit une émotion monter en lui de manière insolite. Une colère sourde et grondante. La surprise ne vint pas du fait qu'elle apparaisse. Elle s'était bien

souvent infiltrée dans sa tête et dans son corps. Mais aujourd'hui, elle était d'une qualité différente. Ce n'était plus un sentiment d'exaspération diffus, malléable, fruste, stérile. Il avait pris la forme d'une vague de rage aux contours précis, à la direction rigoureuse, dotée d'une finalité claire.

Vadim s'emmitoufla dans son manteau et sortit. La bise était glaciale. Bien que le soleil brillât dans un ciel immaculé, la forêt lui paraissait plus sombre qu'à l'accoutumée. Plus menaçante aussi. L'exaspération semblait avoir contaminé aussi les loups, dont les hurlements étaient beaucoup plus fréquents et désespérés qu'à l'ordinaire. Il se dirigea vers la remise. Une hache était enfoncée dans le billot qui servait de support pour la fente des bûches. Après plusieurs efforts infructueux, il réussit à l'arracher de son socle. Son regard balaya les alentours à la recherche d'un élément à désintégrer. De préférence un objet auquel son père était attaché. Rien ne lui sembla digne d'intérêt et la hache était si pesante, qu'il lui aurait été impossible de l'élever à une hauteur suffisante pour briser quoi que ce soit. Il la laissa tomber avec un cri de colère et sursauta.

— Vadim !

À cinquante mètres de lui se tenait Ivan. Que diable venait-il foutre ici ? Ce fils d'un de leurs voisins avait été jadis un camarade, mais, depuis plus d'un an, il était devenu un rival, voire un ennemi. Son premier tort avait été de faire des avances à Svetlana, une jolie fillette aux nattes blondes, que Vadim dévorait à la fois des yeux et de ce qu'il appelait son cœur. Comme si cet affront ne suffisait pas, Ivan s'était à plusieurs reprises rangé dans le clan des idiots qui se moquaient sans vergogne des rondeurs de Vadim. Celui-ci grogna :

— Tu veux quoi ? T'es pas à l'école ?

Ivan ne bougeait pas.

— Ton père t'a rien dit ? Notre maître a eu un accident avant-hier. Il a la jambe cassée. Il paraît qu'une femme va venir le remplacer, mais on sait pas encore quand.

Vadim s'approcha lentement de lui. L'envie était forte de l'envoyer au diable, mais une force intérieure le retenait. Parvenu à quelques mètres, il s'aperçut que l'objet tenu par Ivan dans sa main droite était un lance-pierres.

— Tu fais quoi avec ça ?

— Je chasse, bien sûr, claironna Ivan avec fierté. Je me suis vachement entraîné l'été dernier. Je te dégomme un oiseau à vingt mètres. Tu veux voir ?

Vadim ne savait trop quelle contenance adopter. Mû par une inspiration soudaine, il se mit en marche vers la forêt, sans prononcer le moindre mot, mais attentif aux bruits. Cet idiot d'Ivan le suivait. Il entendait le son feutré des pas de son camarade dans la neige qui couvrait encore la plus grande partie du chemin. Ivan se tenait deux mètres en arrière et ne semblait pas désireux de modifier sa position de suiveur. Ils progressèrent une dizaine de minutes en silence. C'est Ivan qui le rompit le premier.

— On va où comme ça ?

— Tu vas voir. Un endroit chouette.

Une centaine de mètres plus loin, Vadim s'arrêta. Une étendue blanche immaculée s'étendait devant eux.

— C'est le lac de la *louve grise*, annonça Vadim.

— Pas mal. Il y a des oiseaux en ce moment ?

— J'en sais trop rien. Je crois qu'il y a des tariers. Mais je suis pas sûr.

La voix de Vadim était indifférente, monocorde. Ivan se sentait mal à l'aise sans en comprendre la raison, mais voulait faire bonne figure. Il montra du doigt un morceau de branche en partie prisonnier de la glace et recouvert d'une fine couche de neige.

— Là, il y a combien de mètres à ton avis ? questionna Ivan.

— Je sais pas. Douze ou quinze.

— Moi je dirais pas loin de vingt. Attends, tu vas voir la vedette.

Ivan sortit de sa poche une grosse bille de métal d'un centimètre de diamètre, qu'il plaça dans le carré de cuir du lance-pierres. Il prit la pose d'un archer et tira. Un jet de neige s'éleva à la pointe de la branche qui frémit.

— T'as vu ça ? Pas mal non ?

Depuis quelques minutes, le cœur de Vadim battait de plus en plus vite. Les paroles de son camarade lui parvenaient de très loin, comme à travers un filtre. Ce n'était pas un hasard si ses pas l'avaient conduit dans ce lieu solitaire.

— Je peux essayer ? demanda-t-il.

Ivan sortit une bille et la tendit avec le lanceur. Vadim prit la

pose, répéta les gestes de son camarade, mais l'échec fut cuisant. La boule métallique se perdit dans le bois avoisinant et surtout l'élastique mordit les doigts du tireur qui poussa un cri.

— T'es trop nul, ricana Ivan. C'est pourtant pas difficile. Donne.

Vadim recula de trois pas. Son cœur était sur le point d'exploser dans sa poitrine.

À la seconde où Ivan s'approchait pour reprendre son arme, Vadim la lança de toute sa force en direction du lac.

Ivan marqua une seconde de stupéfaction.

— Putain, t'es un vrai con. J'ai passé des heures à le fabriquer.

Vadim fit demi-tour puis s'arrêta au bout de quelques pas.

— Eh bien, il est pas loin. Si t'es un homme, t'as qu'à aller le chercher, ton lance-pierres de merde.

Vadim affichait un rictus menaçant. Ivan hésita. L'envie de se précipiter sur lui et de flanquer un coup de poing dans sa figure d'abruti le tenaillait, mais il n'était qu'un poids plume et risquait de payer cher son agression. Il s'avança avec précaution sur la glace. L'objet était à une quinzaine de mètres du rivage. Ivan constata que la glace était solide, prit de l'assurance et progressa un peu plus vite. Lorsqu'il s'accroupit pour saisir son arme, un sourd craquement se fit entendre. De son poste d'observation derrière un arbre, Vadim ne perçut pas le son, mais comprit ce qui se passait lorsque le visage terrifié d'Ivan se dressa une seconde dans sa direction. La main droite dressée vers le ciel de son ancien camarade fut le dernier élément corporel à disparaître dans le lac. À l'instant où la glace se referma, Vadim ressentit une intense jouissance dans son bas-ventre. Une vague d'énergie, qu'il n'avait jamais ressentie auparavant, balaya l'ensemble de son corps et faillit lui faire perdre connaissance. Il demeura trois heures étendu sur la neige, anéanti de bonheur.

Il était quatorze heures trente-huit ce jeudi 27 mars 1986. Vadim Topolev, adolescent médiocre, soumis et dépressif, venait de découvrir la vocation qui illuminerait sa vie.

À SUIVRE...